

L'ailleurs : tout le monde descend...

Le propre de la fiction, c'est en fin de compte d'ouvrir la porte au merveilleux. Mais le monde réel est coriace...

Quand la réalité pèse ou gêne, la tentation apparaît de lui substituer un univers irréel, merveilleux. La fiction alors, loin de se vouloir reflet du monde, ouvre les portes à l'évasion. Elle gomme le présent, efface les problèmes, ignore les affrontements politiques comme la misère et ses drames. Elle ne connaît de couleurs que celles du rêve, d'angoisses, que celles de l'amour, d'aventures qu'héroïques et superbes, de paysages qu'idylliques. Comme la réalité pèse toujours un peu trop, il a toujours existé depuis les contes bleus et il existe toujours des fictions (romanesques, mais aussi, maintenant, cinématographiques, télévisuelles) qui n'ont d'autre but que de faire passer le temps à leurs lecteurs ou spectateurs, autrement dit, de leur faire oublier le temps.

Aussi, devant le retour en force dans les romans de cette saison des thèmes et de l'imagerie fantastiques, peut-on se demander : s'agit-il d'une littérature d'évasion et de fuite tournant délibérément le dos au réel ou bien l'importance singulière que prennent ici l'irrationnel, l'insolite, l'ailleurs, la folie ne témoigne-t-elle pas d'une certaine manière des troubles de notre société ? Sans doute la question ne se poserait pas si, parmi ces romans fantastiques, plusieurs n'étaient d'excellente qualité, deux ou trois même relevant de techniques littéraires d'avant-garde, et si également on ne trouvait dans tel ou tel un regard très aigu sur notre quotidien, notre savoir et notre culture : *Histoire du tableau* de Pierrette Fleutiaux, *Non-lieu dans un paysage* de Jean Lahougue, *Les Gisants* de Jeanne Champion, *Le bruit de la mer* de Claire Bonnafé, *Vermeer* de Jacques Teboul sont à ce titre très significatifs. De tels livres nous rappellent que le fantastique n'est ni le romanesque ni le merveilleux. Il n'est pas hors du réel, mais bien plutôt ce qui le transgresse, le bouleverse ou en montre les failles.

D'un roman à l'autre cependant, le fantastique se manifeste et fonctionne différemment. Ici il envahit tout (*L'eau qui dort* d'Odile Marcel), là il ne joue qu'en contrepoint ou en miroir d'une réalité violente (*Les Gisants*, *Vermeer*). Mais cette différence n'est pas la plus importante. Ce qui frappe, c'est que la plupart de ces récits échappent à la forme traditionnelle du roman fantastique.

Ainsi soit le diable

A première vue pourtant, les sorcières sont toujours là, les monstres se portent bien, la philosophie occulte et les sociétés secrètes battent en brèche plus que jamais les clairs principes de la raison. Le Paris d'Odile Marcel est peuplé de sorcières, de suppôts du démon qui hantent sa nuit, qui se réunissent à deux pas du Sénat ou de la librairie Maspéro, est envahi par des colporteurs tchèques qui jouent de la musique ou vendent des golems en massepain, est menacé enfin par la lente montée des eaux souterraines, maléfiques, qui n'affleurent d'ordinaire qu'à la fontaine Médicis. Le village alpestre de Christian Charrière, (*Le Simorgh*), dominé par le mont Paraclet, est la proie des griffons sortis des profondeurs de la terre, mais aussi le lieu de passage vers ce que les Rose-Croix nomment le huitième climat. Van Horn dans *Les Souterrains du soleil* de Boris Schreiber se veut fondateur d'une religion nouvelle interdisant le coït afin que le sperme se transforme en énergie interne. Plus prosaïquement, la mère de l'Idiot dans *Les Gisants* de Jeanne Champion consulte une cartomancienne comme les bourgeoises et commerçantes de Villeneuve-les-Tours dans *Amen, dit le diable*, de Catherine Caubère vont régulièrement chez la Becnaude.

Thèmes traditionnels sans doute mais qui, dans la plupart des cas – même chez Christian Charrière qui joue le jeu du fantastique classique au point de multiplier les formules du style « *Il lui sembla qu'une main glacée lui étreignait le cœur* » – ne s'inscrivent pas seulement dans une tradition littéraire. Par exemple ce n'est pas un hasard si la presse féminine joue un rôle dans *L'eau qui dort* ou la presse à sensation dans *Amen, dit le diable*. Outre qu'on y trouve des chroniques astrologiques,

cette presse est le lieu où s'articulent le quotidien et le mythe, où les conseils pratiques rejoignent les recettes de bonnes femmes, où la science est comme naturellement complétée (en fait contestée) par l'intervention et le savoir des guérisseurs et des mages. Comme ces journaux, mais à un autre niveau, les romanciers fantastiques reflètent le trouble d'une société qui ne trouve plus dans la science officielle rationnelle, ou dans une religion institutionnalisée, la réponse à ses angoisses et qui, effrayée par certaines productions de la technique (du gigantisme urbain aux centrales nucléaires) n'est pas loin de les considérer comme magiques, quitte, paradoxalement, à chercher refuge dans le déjà connu, dans l'illusionnisme des voyantes ou la sagesse des mages et des gourous.

Tandis que Catherine Caubère montre non sans humour comment une rumeur transforme une femme « différente », c'est-à-dire indifférente aux conventions de la société, en sorcière ou jeteuse de sorts (au reste, n'a-t-elle pas les yeux bicolores ?), Odile Marcel, Christian Charrière ou Boris Schreiber font de l'irruption du mythique et du fantastique dans la réalité les accidents de parcours d'une quête philosophique. A la recherche d'un savoir absolu, leurs personnages interrogent la mort, cherchent un autre monde, souterrain ou lumineux. Que la science ne peut répondre à leurs désirs parce qu'elle n'a pour objet de connaissance que la matière, Christian Charrière le symbolise par la métamorphose en statues de pierre de tous les habitants d'un village positiviste qu'auraient fondé dans les Alpes des disciples d'Auguste Comte ; la lumière et le salut seraient du côté de Christian Rosenkreuz : ici, le choix est clair et reflète le goût contemporain pour l'occulte et l'irrationnel.

Châteaux, montagnes...

Ailleurs, dans d'autres romans, on ne rencontre guère de sorcières, et si Max, dans *Mont-Perdu* de Gilbert Toulouse croit voir la fée du lac, peut-être ne fait-il, en proie à l'ivresse des signes, qu'idéaliser une belle alpiniste. Et s'il ne s'agit pas non plus d'illustrer une pensée hermétique, presque toujours, cependant, les figures du fantastique sont reconnaissables.

D'abord ce sont les lieux voués au mystère, à l'insolite ; montagne magique qui sera le port ouvrant sur les mers du huitième climat ou le lieu de la révélation, de l'accomplissement (le Paraclet de Charrière, le Mont-Perdu de Toulouse, les Rocheuses de Claude Aveline dans *Hoffmann Canada*) ; lacs, rivières, mer, eau stagnante où se mirent les sorcières, eaux souterraines et venues du monde infernal, ou encore eau bénéfique, source de libération et de vie, images d'un ailleurs peut-être inaccessible, jardins secrets ou perdus, arbre d'amour, plantes enivrantes, nature où les sens se perdent, où le corps se retrouve ; vieilles demeures aux murs grouillants de forces mauvaises, monuments et nécropoles (l'église abbatiale Saint-Denis dans *les Gisants*), ville lovée sur ses fantômes (*Amen, dit le diable*) ; château féérique (dans *Vaulascar*, de Michel Braudeau) ; cité ancienne ou utopique, enclose dans ses remparts ou ses rites, etc. Seulement, ces figures traditionnelles du fantastique ont quelquefois changé de sens. L'eau et le mont signifient le retour à la vraie vie pour qui échappe à un univers concentrationnaire, à une civilisation technique devenue oppressante, inhumaine, le jardin devient le lieu de la réconciliation avec soi, la sinistre nécropole, l'exact contrepoint d'une réalité hallucinée où rôdent le racisme, [...]

[Suite de l'article manquante]